

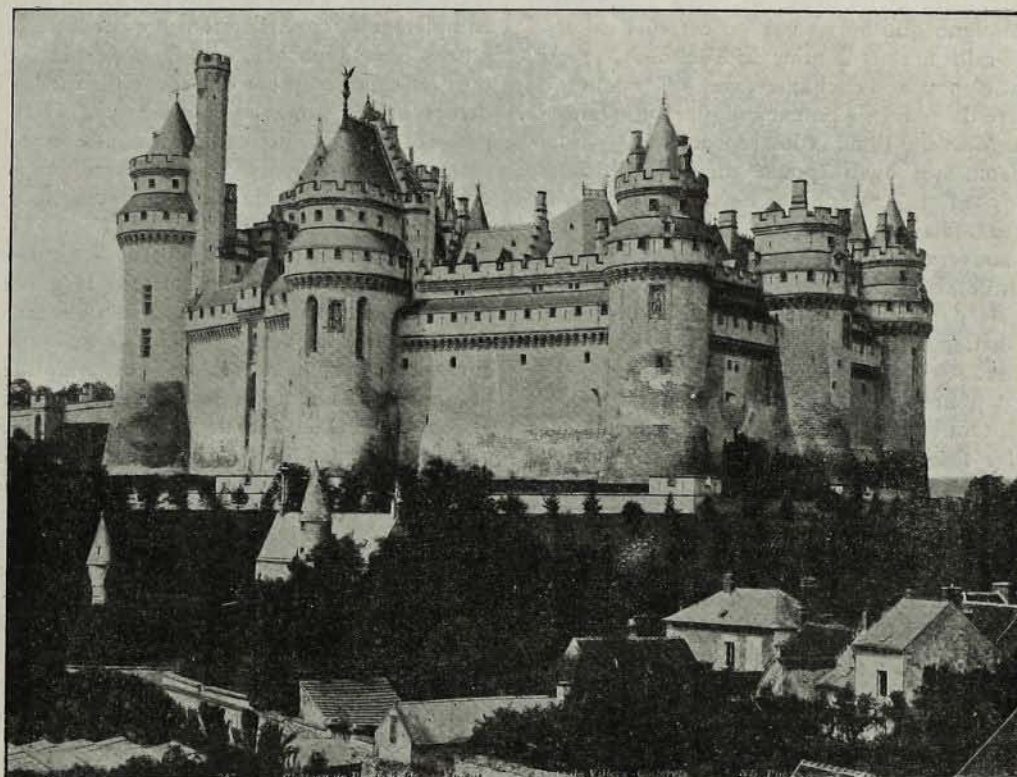
# COMPIÈGNE

SUITE ET FIN

**N**APOLÉON était, en général, peu galant. Cependant, cette fois, il eut, ou plus probablement on eut pour lui, à l'égard de la jeune épousée, une touchante attention.

A Schœnbrunn, paraît-il, les fenêtres de l'archiduchesse donnaient sur une magnifique avenue de

plusieurs kilomètres ; à Compiègne, elle était bornée par la masse sombre des arbres séculaires qui avançaient jusqu'aux jardins. C'est ce que put constater la jeune femme le soir même de son arrivée. Le lendemain, en s'éveillant, elle se crut transportée par quelque génie bienfaisant dans sa



chère patrie, aux lieux où s'était écoulée son enfance : l'allée de Schœnbrunn, traversant de part en part la forêt de Compiègne, allait se perdre sur les hauteurs des Beaux-Monts ; pendant la nuit, on avait abattu plusieurs lieues d'arbres gigantesques pour donner cette surprise à l'impératrice, ou du moins on le lui fit croire. Ce coup de théâtre avait été préparé de longue main, et, dans la dernière nuit de travail, on n'eut à abattre que le rideau d'arbres avoisinant le jardin pour rendre libre la percée tout entière.

Le troisième mariage dont nous voulons parler est celui de la princesse Louise d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe, avec le roi Léopold de Belgique. La cérémonie nuptiale fut tout intime, et attristée par les ravages que faisait alors le choléra en France ; le lendemain même du mariage, le colonel d'un des régiments en garnison à Com-

piègne tombait frappé à mort par le fléau. On comprend que, dans de pareilles conditions, la joie était difficile et pour le peuple, et pour la maison royale. Pour nous aussi, le souvenir de ces jours, encore bien près de nous, est voilé de mélancolie. Les récits qui nous en ont gardé l'histoire parlent du duc d'Orléans en uniforme d'officier général, du duc de Nemours, colonel, du prince de Joinville, aspirant de marine, et des autres princes plus jeunes, enfants alors, groupés autour des deux rois. Et, malgré soi, on se souvient, on compte, on cherche. De toute cette belle famille, il ne reste plus que la princesse Clémentine et le prince de Joinville. Les autres sont partis, partis pour toujours. Parti le prince d'Orléans, fauché en pleine jeunesse ; parti Nemours ; partis les frères, les sœurs, et voilà que Compiègne nous fait penser à cet autre château





merveilleux que nous visiterons peut-être un jour ensemble, et à l'hôte qui, hier encore, y offrait une si aimable hospitalité aux artistes, aux savants, aux princes, ses *collègues*. Et peut-on, lorsqu'on songe à cette mort, ne pas penser à celle dont le martyr dans les flammes a été la cause de cette fin brutale : Alençon ! Aumale ! Voilà qu'ils appartiennent à l'histoire, eux aussi, et au mois de mai dernier, ils étaient parmi nous...

Revenons aux épousées du château de Compiègne. La quatrième et dernière est la belle Eugénie de Montijo. C'est à cheval, en courant le cerf, qu'elle ensorcela, on peut le dire, Napoléon III, celui qu'on désignait, dans l'opposition plus maligne que hargneuse de certains salons à moitié ralliés, sous le nom du Taciturne, et qui, résolu d'épouser l'enchanteresse, se targuait de son titre de parvenu pour expliquer cette mésalliance. Mais qui donc la lui reprochait ! — César-Napoléon, qui avait épousé une archiduchesse d'Autriche ? Et Joséphine Beauharnais ? — La France ? Mais les Français, amoureux de leur jeune souveraine, séchaient sur pied pour la voir passer, défilaient ses voitures pour l'emporter en triomphe dans leurs bras ! Jamais fortune ne fut plus inattendue, plus étourdissante, plus merveilleuse.

Voilà pourquoi l'impératrice aimait tant Compiègne, tant la chasse à courre et les chevauchées sous les futaies impériales : elle se souvenait et restait reconnaissante.

A partir de 1852, époque de son mariage, la cour vint chaque année, pendant les chasses, occuper le château de Louis XV, et il y avait, en général, cinq séries d'invités qui grossissaient le nombre des courtisans, et souvent aussi celui des ennuyés, car, il faut bien le dire, ces séjours dans la compagnie des souverains n'étaient exempts ni de préoccupations, ni de gênes, ni de piqûres d'amour-propre dues aux rivalités. Ces académiciens, ces poètes, ces peintres, arrachés à leurs habitudes de liberté, de travail, de sans-gêne, ces officiers toujours au port d'arme, ces bourgeois obligés d'entrer dans la peau de grands seigneurs, étaient souvent fort empêchés. La moindre question d'étiquette devenait pleine d'embûches pour ceux-ci, l'obligation de revêtir le frac révoltait ceux-là. Les *Lettres* de Mérimée sont remplies de doléances, parce que, tous les soirs, il faut mettre un habit, et surtout un pantalon collant ou la culotte courte, suivant la fête qui se prépare pour la soirée.

On était invité, d'ordinaire, pour quatre jours pleins, et chaque invité était tenu d'amener son valet de chambre. Vous voyez d'ici la grimace de certains élus à cette obligation. Cependant, il est difficile de répondre à un empereur qui vous prie de venir le voir : « Sire, impossible, c'est ma concierge qui fait mon ménage ! » Ou bien : « Votre Majesté est trop bonne ! mais je ne puis accepter, ma blanchisseuse, qui a des enfants, ne

peut les laisser quatre jours pleins, et refuse de m'accompagner ; or, je ne me connais pas d'autre serviteur. » Non, en vérité, on ne disait pas cela, et on s'ingéniait, pour trouver le valet de chambre mâle, de rigueur.

Sainte-Beuve, aux abois, en empruntait un à la princesse Mathilde ; un sculpteur très célèbre, que je ne veux pas nommer, eut une fois pour valet de chambre un de ses camarades d'atelier, enchanté de l'aubaine, et qui s'amusa certainement plus à l'office que son prétendu maître dans les salons du premier étage. Songez donc, il n'y a pas de secrets pour ces serviteurs de grandes maisons, la vie de leurs maîtres s'étale devant eux et, au besoin, ils complètent leurs renseignements par la lecture des lettres, des dépêches, etc. Que de piquants détails le jeune sculpteur dut recueillir sur les belles dames et les aimables messieurs qui, là haut, jouaient la comédie, celle du monde et celle du théâtre, ou dansaient à contre-mesure aux accords d'un orgue de barbarie dont l'empereur tournait la manivelle.

Nous sommes toujours livrées à nous-mêmes dans la chambre de l'impératrice ; le guide nous a décidément abandonnés pour de nouveaux visiteurs, qu'il dirige vers nous afin de fusionner leur curiosité avec la nôtre, ce qui simplifiera sa besogne. Nous sommes lasses de notre causerie, et, en flânant autour de la chambre impériale, nous découvrons le *boudoir* y attenant. C'est une sorte de cabinet de toilette qui, seul au milieu de la banalité des autres appartements, a conservé son cachet. Il est rond, n'a pas de fenêtres, et reçoit la lumière d'en haut par un ciel ouvert qui lui envoie un jour mystérieux. Le mobilier Empire est moins lourd que celui des grandes salles. Il est en soie bleue, fané plus par le temps que par l'usage, et ses nuances effacées s'harmonisent bien avec la solitude actuelle du château abandonné. Une grande psyché recouverte d'un léger voile de poussière garde mieux pour nous l'image de celle qui s'y mirait que tous les pastels qui ont fixé ses traits si fins. Voici, sur un pied doré, le bassin en Sèvres où elle trempait ses mains après la coiffure ; le chiffonnier où elle enfermait ses secrets, secrets d'Etat, secrets de coquetterie, secrets d'épouse malheureuse, car son sourire a dissimulé plus d'une douleur. Un divan bas invite au repos ; nous en soulevons le coussin capitonné, et la vasque de la baignoire apparaît au ras du sol. Tout cela est si intime, si vivant encore que nous nous sentons indiscrettes, et nous nous joignons au gros de la troupe, comme disent les militaires, pour reprendre sérieusement la visite du château.

Je crois que je ne vous dirai pas grand'chose de toute cette enfilade de salles, de salons et de chambres qui succèdent aux appartements du prince impérial, de l'impératrice, de l'empereur, car c'est toujours la même chose, bien que ça change à chaque fois, mais ces changements ne



sont appréciables que pour ceux qui *voient*, ceux qui lisent n'y trouvent aucun intérêt.

Nous admirons alternativement les dessus de portes de Dubois père, de Giraudet ou de Sauvage, etc.; les tapisseries de Beauvais, de la Savonnerie; les porcelaines de Sèvres, les poteries d'Urbino, les soieries de Lyon, le tout en blanc, en bleu, en rose, en grisaille; et nous passons, nous passons; plus on en voit, plus il en reste à voir. Voici un écran de cheminée qui a son histoire. L'ouvrier qui le broda avait fait un tel chef-d'œuvre qu'on l'autorisa à le signer, contre l'usage; on voit, en effet, le nom de *Grouchy* dans un coin. Le pauvre homme devint aveugle; il y a quelques années, il voulut sinon revoir la merveille, du moins la palper, et retrouver avec ses doigts le contour de ces ravissants dessins dont il était si fier. Il obtint cette permission, fit le voyage de Compiègne, et quand ses mains se saisirent de l'écran, elles tremblaient...

Nous voici dans une chambre virginale: couchette bleu de ciel, tentures bleues et blanches.

— Quelle est la jeune fille qui l'occupait?

— Le maréchal Canrobert, me répond le guide.

Singulier décor pour le vieux soldat de Crimée!

En bas, un break nous attend pour nous emporter à travers les futaies; il serait vraiment dommage de n'en pas profiter par ce beau jour d'automne tout ensoleillé. Les chênes sont restés verts; ils perdent les derniers leur frondaison; les charmes, les frênes, les arbustes ont déjà roussi; les sapins sont plus sombres, et retiennent dans le réseau de leurs fines aiguilles la brume qui estompe le paysage, amollit ses contours et donnent l'illusion du rêve à la perspective qui s'efface au loin dans les longues avenues. Oh! que c'est beau, une forêt! Quels effets grandioses ou charmants, et jamais semblables à eux-mêmes! Il fait presque noir sous cette chénaie gigantesque; Gustave Doré y eût placé quelque épisode fantastique, quelque château de fée; la légende y a écrit une page charmante sur le *Chevalier aux armes vermeilles*: « Jehan d'Aulnes entra dans une grant forest; là, rencontra ung messagier qui accouroit le grant chemin moult effraie. Sy lui cria qu'il s'arrestat; mais le messagier dit qu'il n'oserait, pourquoi ung grant et horrible serpent le chassoit pour le dévorer.

« Le messagier n'eust pas fini ces parolles quant Jehan vey le serpent approuchier gueulle baie, de laquelle yssoit grant fumé; sy affluta Jehan sa lance et à coite d'esperon alla vers le serpent pour le rencontrer quy contre luy leva les oureilles, estendit le col et refragna sa hure. « Jehan se seigna et soy confiant en Dieu fery le serpent si durement qu'il le tresperscha tout oultre, et entra sa lance plus d'un grant pié en terre, dont la cruelle beste en mourant à grant détresse débattait ses entrailles, frétilloit la queue, jestoit venin, souffoit de paine et s'es-

« provoito au tressaillir cuidant eschapper; ce dont « Dieu le garda. »

L'avenue se rétrécit, le bois s'abaisse lentement vers la gauche, les arbres s'espacent, l'herbe pousse plus molle et plus verte, de grands roseaux surgissent; voici une mare pleine de plantes aquatiques, le rayon de soleil qui filtre à travers le feuillage éclaire d'un jour glauque ce petit coin frais et solitaire, et une biche, là-bas, derrière un jeune buisson, boit à longs traits. Elle ne paraît pas sauvage, le bruit des roues sur le sable lui fait seulement relever la tête, et deux minces filets d'eau s'échappent de ses naseaux fumants; nous passons, et elle se replonge dans le feuillage humide. — Plus loin, un village apparaît, avec ses toits pointus, ses maisonnettes rustiques, mais si joliment couvertes de chaume, encadrées de verdure, qu'on voudrait y vivre; puis la forêt vous reprend; elle monte, elle descend, elle fuit; elle chante, elle gronde, elle pleure, elle aime. Elle aime le soleil qui la baise, le vent qui la berce, le jour qui la montre si belle, et la nuit qui la garde en jalouse.

Notre marche s'est ralentie, notre voiture entre dans le sable jusqu'aux moyeux des roues, et nos chevaux trouvent que nous aimons par trop la belle nature. Encore un effort, et nous voici au *Puits du Roi*. C'est un carrefour magnifique; un des rendez-vous de chasse préféré par Napoléon III, qui avait monté sa vénerie sur un grand pied, et voulait que tout fut à l'unisson; l'immense étoile formée par la réunion des huit larges routes qui aboutissent au Puits du Roi se prêtaient admirablement à des réunions nombreuses et ordonnées.

Les chasseurs arrivaient du château dans de grands chars trainés à six chevaux. Celui qui venait en tête portait la famille impériale et les plus nobles ou plus intimes invités; le garde de la forêt, en grand uniforme, son couteau de chasse passé dans la ceinture, galoppait devant la voiture, que menaient des postillons à perruques poudrées. Le costume des chasses était, pour la coupe et le chapeau, le même que sous Louis XV, mais vert à parements or; des plumes noires autour de la coiffure; l'empereur, l'impératrice et le prince impérial portaient un tour de plumes blanches. Cet uniforme était porté non seulement par la vénerie, mais par les invités les plus qualifiés, à qui on faisait cet honneur « d'avoir le bouton ».

Cette arrivée au Puits du Roi était pleine de mouvement, de pittoresque, mais, il faut le dire, aussi de désordre, malgré les recommandations de l'impératrice, qui tenait à l'étiquette dans cette circonstance. Il fallait compter avec les incertitudes et les lenteurs de certains novices trop haut placés pour être molestés, avec l'impatience des chiens qui hurlaient, des chevaux tenus en main qui piaffaient; on mettait les amazones en selles; on réparait des avaries ici, des oublis là; les trompes sonnaient, couvrant la voix des ordon-



nateurs, et les fins sourcils de l'impératrice se rapprochaient de plus en plus. Enfin, on finissait par s'entendre; les ruades, les coups de fouet, les cris, les reproches s'apaisaient, et l'on n'entendait plus que la sonnerie des cors, indiquant les différentes phases de la chasse.

Le couple impérial partait au pas de ses magnifiques chevaux anglais, précédé par les chiens et suivis des autres chasseurs à cheval; une longue file de voitures venait en dernier pour les invités que l'équitation ne tentait pas. L'empereur était un excellent cavalier, l'impératrice une amazone exquise. Elle portait à ravir le petit tricorne, l'habit français; elle était souple, fine dans ce drap gros vert qu'on eût dit choisi pour rehausser son teint, et le plaisir de ces journées au plein air, dans cette course passionnante à la suite de la meute, mettait à ses joues et dans ses yeux un éclat de jeunesse éblouissant.

Il existe à Madrid un portrait d'elle, jeune fille à cheval, non plus en impératrice française, mais en Espagnole, se rendant à quelque fête nationale dans son costume pittoresque. Elle est montée sur une bête arabe, à la petite tête et à la croupe ravalée; elle est coiffée d'un boléro dont la jugulaire passe au bout du menton, elle porte la basquine de velours noir et la jupe courte brodée de sequins. Ses yeux plaintifs et son opulente chevelure rousse ne ressemblent guère à ce que nous nous figurons des filles de Cadix.

Mais nous sommes à Compiègne, la chasse bat son plein et l'on galope à travers bois, guidé par les sonneries des trompes, et le dix-cors, sur ses fins, après une longue refuite, bat l'eau à Sainte-Perrine. L'empereur tient une carabine et le vise lentement; l'impératrice, qui ne peut supporter la vue de cette agonie, fait entendre un cri de pitié, tandis que sonne l'hallali: « Mais tuez-le, tuez-le donc! » Et le coup va frapper à mort sa victime.

Le cerf, porté bas, la langue pendante, gît sur l'herbe, aux pieds des souverains, on lui coupe le pied et on l'offre à quelque hôte de distinction ou à l'impératrice elle-même, on jette les menus droits aux chiens et, tandis qu'ils se disputent cette curée chaude, les chasseurs reprennent le chemin du château.

Là ne se terminait pas la fête cynégétique. Le soir, après dîner, avait lieu la curée froide. On apportait les débris du cerf dans la cour, près de l'entrée principale, au pied des marches qui conduisent au grand vestibule, et les chiens étaient amenés en face, à l'autre extrémité. Des valets de pied, en grande livrée, des torches en main, éclairaient cette scène, et quand tout était au point, les fenêtres du premier étage s'ouvraient. L'empereur, l'impératrice et tous leurs invités, sortant de table, y paraissaient, tandis que les fanfares sonnaient la royale.

C'était pour les chiens le signal de furieux aboiements. Par deux fois on les lâchait sur leur

proie et on les ramenait avant qu'ils y eussent touché; à la troisième, on les laissait se repaître de ces restes sanglants, et les chasseurs, moulus de fatigue, enivrés de grand air, ne tardaient pas à gagner leurs appartements pour y chercher le repos après une journée de pareils plaisirs.

Nous, les curieux visiteurs du château et de la forêt, dont la chasse s'est bornée à admirer une biche au ruisseau, trois écureuils folâtres dans les branches d'un hêtre, un joli petit lapin trotant la queue en l'air dans une coulée verte, nous plaignons les chasseurs harrassés, dont on nous raconte la gloire; et, de la même allure soutenue des biques de louage, nous prenons le chemin de Champieu. On n'aurait pas fait une visite complète au château de Napoléon III si on n'allait contempler les ruines romaines découvertes par l'historien de César.

Vous savez comment les rois et les empereurs trouvent les ruines. On les cherche pour eux et, quand il est certain que la piste est bonne, on les engage à venir comme par hasard. Le lendemain, on lit dans les journaux: « Sa Majesté, se promenant dans la forêt, ou sur la montagne, ou par la ville, a désigné tel endroit comme favorable aux fouilles qu'il méditait en vue de découvrir le camp romain, ou la pagode chinoise, objet de ses savantes recherches. Le succès, un succès bien imprévu et qui montre la justesse de ses prévisions, ses profondes connaissances, a couronné ses recherches et on a mis à jour, etc. »

C'est ainsi que Napoléon III découvrit Champieu. Son existence était connue depuis 1770; à chaque saison, le laboureur mettait à jour: tombeaux, momies, urnes lacrimatoires vitrifiées, statues ou colonnes, et un beau jour l'empereur, l'impératrice, Mérimée et Viollet le Duc, accompagnés d'une escouade d'ouvriers, mirent à découvert le théâtre et les bains.

Le voici, ce théâtre romain circulaire avec ses gradins déchaussés et sa scène couverte de mousse; il paraît tout petit et il y tenait trois mille spectateurs; nous nous plaçons les uns au sommet, les autres tout en bas, et, sur les indications du gardien, nous engageons, en plein air et à cette distance, une conversation à voix basse dont pas une syllabe n'échappe à celui qui écoute aussi bien d'un côté que de l'autre. Les Romains étaient nos maîtres en acoustique et en bien d'autres sciences, nous ne pouvons le nier. Mais ce n'est pas ce sentiment de rivalité rétrospective qui remplit nos pensées devant ces vestiges des temps anciens; il y a quelque chose de plus intime, de plus profond. C'est donc là qu'ont battu des milliers de poitrines, qu'ont coulé des larmes chaudes, et que les cris de triomphe sont montés comme un mugissement de tempête. Il y avait sous nos pieds une ville militaire, vivante, bruyante, glorieuse, et elle est morte sans nous laisser son nom, et, pendant des siècles, son théâtre, son temple, ses



bains, ses statues, ses palais encore debout, ont vu venir des plaines franques la poussière qui devait les ensevelir; elles ont reçu la pluie du ciel, les oiseaux ont niché sur leurs colonnades désertes, les fauves ont fait de leurs parvis un repaire. Mais la terre continuait son œuvre destructive et enveloppante, elle montait autour des édifices. Quand elle les eut recouverts, elle appela la forêt à son aide et la forêt vint et les arbres séculaires, ayant leurs racines entre les blocs de marbre et les tombes de pierre, couvrirent la ville de leur impénétrable réseau. Voilà donc ce que devient une cité, un peuple, une histoire ! Il y a un jour où ce n'est plus rien.

Du théâtre, nous allons aux bains où, grâce aux restes des fondations, on reconstitue la série des salles en *um* par où il fallait passer pour prendre un bain sérieux; le Hammam moderne en donne une idée. Le bonhomme gardien nous explique tout cela en conscience et s'émerveille surtout d'un certain bain de pied dont il reconstitue même les anses par l'imagination; nous nous inclinons devant sa science et, après avoir jeté un coup d'œil au temple qui n'en vaut pas plus parce que tout ce qu'il lui restait d'intéressant lui a été ravi pour les musées, nous reprenons le chemin de la forêt.

L'empereur aimait beaucoup Champlieu, puisque c'était son œuvre; pour une raison analogue, l'impératrice aimait beaucoup Pierrefonds, à l'autre extrémité de la forêt. Il me semble que si j'avais eu à donner une préférence, comme ruines, j'eusse mieux aimé Pierrefonds; comme œuvre reconstituée, c'est vers Champlieu que je me retournerais.

Champlieu est resté avec sa poésie, son mystère; les dalles que vous soulevez sont bien celles que ce ciment millénaire avait édifiées pour les premiers conquérants de la Gaule; ces cirques, ces étuves ont servi tels quels; ces tombeaux renferment une cendre qui fut chair; tout cela vit dans un sens qui est certainement le plus élevé. Et puis le temps est un metteur en scène incomparable, un peintre habile entre tous; il a ses couleurs, il a ses effets par la forme, par le contraste. Quand il a passé sur une œuvre humaine, il semble qu'il ait voulu l'embellir avant de l'écraser.

Pierrefonds est une merveille; quand on arrive par le chemin en lacet qui vous présente l'ensemble des constructions à peu près en entier, on s'arrête ravi... et essoufflé. Cette série de portes et de châtelets qui défendent le château ont un cachet moyenâgeux du plus charmant effet; les huit tours défensives, propres, nettes, blanches, sans une ébréchure aux arêtes, sans un trou, sans une bosse, se détachent avec une netteté singulière sur le beau ciel bleu qui leur sert de repoussoir ainsi que les arbres du square qui descend la colline sur la droite. On admire, on s'avance curieux et charmé : aucune émotion. Et cependant que

c'est beau, que c'est grand, que c'est rempli de savoir, de soins; pas une faute dans cette reconstitution, à part celles que le courtisan et ami a commises volontairement.

Comment être ému devant ces oubliettes où personne n'a jamais souffert, dans ces salles de justice où nul n'a siégé, dans ces embrasures qui n'ont reçu aucun secret d'amour ou de haine; comment frémir en présence de ces meurtrières, ces machicoulis, ces grilles, ces trappes, nos contemporaines. La salle des Preuses est une merveille avec ses jolis vitraux, sa cheminée monumentale, où les neuf héroïnes sont peintes en couleurs éclatantes; des couleurs broyées d'hier; mais, approchez-vous et regardez la belle Sémiramis; elle est blonde et, sur son doux visage, ne voyez-vous pas passer une fugitive ressemblance : je l'ai dit l'architecte était doublé du courtisan; cela lui a fait commettre d'autres fautes plus graves : des bandeaux ou des hottes de cheminées peinturlurées d'abeilles, d'aigles ou d'*N*, qui ne rappellent en rien la dynastie des Nivelons, châtellains aux époques lointaines du vrai Pierrefonds. Enfin, troisième anachronisme, au lieu de dallier les grandes salles, on les a parquetées. Dame ! l'impératrice aimait la danse, tant pis pour Agathe Nivelon.

Ces critiques de détail n'empêchent pas qu'on ne trouve un extrême plaisir à se promener à travers les salles, les couloirs, les tours, les terrasses; à regarder d'en haut, d'en bas; à écouter la savante étude des défenses d'autrefois que vous fait le guide. Dans deux cents ans, ce sera parfait.

Mais, il se fait tard, voilà que le soleil a disparu et il y a loin de Pierrefonds à Compiègne; il ne faut pas nous laisser prendre par le grand homme noir qui a fait tant de victimes aux temps jadis dans la forêt. Nous rentrons. C'est à l'heure crépusculaire que ces masses d'arbres superbes produisent la plus vive impression; nous jouissons en silence de ces calmes tableaux tantôt sombres, tantôt dépouillés; la lune nouvelle éclaire les halliers, le feuillage frissonne, et tout à coup un sifflet strident nous fait tressaillir. C'est la locomotive qui nous appelle; la vie d'aujourd'hui et de demain qui reprend possession de nous. La ville, le pont, la gare, le train bondé de voyageurs, puis le *home* charmant qui nous accueille, le château moderne avec ses élégances et son bien-être, ses serres et ses pelouses semblables à un tapis brodé, ses arbustes aux feuillages blancs, ses pins maritimes dont les bras contorsionnés semblent vouloir vous saisir. L'église est à côté, dans l'ombre, le village picard à ses pieds; tout cela dort déjà, allons faire comme eux, car il est tard et nous avons parcouru bien du chemin à travers les âges aujourd'hui.

C. DE LAMIRAUDIE.





## BIBLIOGRAPHIE



**L**E *Dictionnaire de la Femme* (1), ce titre pourrait faire attribuer aux auteurs de cet ouvrage instructif et pratique, MM. CERFBEER et RAMIN, des opinions féministes contre lesquelles protestent assurément certains de leurs articles. Ceci dit, empressons-nous d'ajouter que ce livre, plein de recherches savantes et de renseignements pratiques, sera fort utile aux femmes et aux jeunes filles : il contient, avec de charmantes petites illustrations dans le texte, toutes sortes de notions historiques, d'hygiène, de droit usuel, d'art, d'usage; enfin, la réponse à beaucoup de questions. C'est un manuel des plus agréables à avoir sous la main.

Nos plus jeunes lectrices nous demandent fréquemment si elles peuvent lire les œuvres de P. LOTI et nous avons le regret de leur répondre que ce brillant auteur n'a pas écrit pour elles. Par exception, son dernier volume : *Figures et choses qui passaient* (2), leur donnera une idée très suffisante du charme si particulier de ce style; une série d'esquisses pittoresques sur le pays basque et l'Espagne s'y accompagne de quelques autres articles où se détache une brève et émouvante histoire de missionnaire en Annam.

*Orgueil vaincu* (3) peut prendre place parmi les meilleurs livres de MARY FLORAN. Une jeune veuve, Éliane, que son beau-père repousse d'abord, par préjugé aristocratique, parvient à gagner graduellement, à force de dignité et de droiture, le cœur du vieux duc à qui elle se dévoue, en souvenir de son mari mort. L'auteur indique là, avec son tact et sa mesure habituelle, quelle place indispensable une femme tient dans toute famille, si elle sait la remplir. *L'Imagination fait le reste* (4), par JEAN DE LA BRÈTE, va faire le bonheur des admiratrices de cet amusant écrivain. Ce n'est guère un roman, mais une suite de réflexions humoristiques, sous forme d'un journal de jeune fille : ses illusions, ses désillusions, son tuteur, son fiancé, tout cela nous est conté avec une drôlerie pleine de verve et d'esprit. Une touchante idylle bretonne : *Marie Trifaël* (5), par H. DORIS, fera pleurer celles que J. DE LA BRÈTE aura fait rire; on trouvera beaucoup de charme à ce récit qui s'encadre dans la vie des pêcheurs de nos côtes, malgré le dénouement par trop douloureux.

Ces ouvrages sont pour les aînées. Pour les plus jeunes, de seize à vingt ans, nous avons fait

choix, tout exprès, des romans contenus dans cette *Bibliothèque de ma fille* (1) où leurs mères pourront les laisser puiser à leur fantaisie. Citons en quelques-uns, nous réservant d'y revenir : *Désertion* (1), par Z. FLEURIOT, dont l'éloge n'est plus à faire, dépeint l'influence qu'en vivant dans ses terres, on peut acquérir autour de soi; il y a là une amusante description de petite ville. *Sœur Petite* (1), par B. DE BUXY, dont nous avons déjà indiqué des récits toujours marqués d'un cachet très dramatique : ici, une mère veut sacrifier la fille de son mari à la sienne; cette dernière, qui déjoue par sa douceur et sa grâce, les complots dont elle est la cause inconsciente, est une création délicieuse qui fait grand honneur à l'auteur. Dans *L'Argent des autres* (1), CHAMPOL a peint, avec force, la déchéance d'une famille honorable, envahie par le besoin de luxe et arrivant aux pires conséquences, sujet grave, éclairé par de touchantes figures de jeune fille et de vieillards qui défendent l'idéal contre ces pénibles réalités.

Un nouvel auteur, chez qui, malgré le nom masculin, JEAN DE MONTHÉAS, il me semble bien reconnaître une plume féminine, offre aussi, aux mêmes lectrices, deux très jolis romans : *Fier Sicambre* (2), où une jeune fille se trouve en face d'un tyrannique parent qui a cru faire d'elle sa femme insignifiante et sans volonté; sa résistance, puis la transformation opérée chez l'un et l'autre par l'affection réciproque, pour ne pas être un sujet très neuf, cela est agréablement traité. *Un Héritage* (3), par le même auteur, a moins de mérite littéraire, mais les amateurs de drame y trouveront un émouvant récit.

A propos de romans, disons que *Chemin montant* (4), par A. ALHIX, paru ici l'an dernier, obtient en ce moment le même succès en volume. Nos lectrices conseilleront sûrement à leurs amies de faire connaissance avec cet écrivain qui a tout pour leur plaisir : verve, sentiment juste de la vérité, élévation morale.

En finissant, indiquons : *Les Gloires de la France chrétienne au XIX<sup>e</sup> siècle* (5), série d'études très bien faites, par G. LOTI, sur les principales illustrations de notre siècle : Lacordaire, La Moricière, Courbet, Pasteur, Vuilliot, etc. C'est le *Livre d'or* des catholiques et la preuve vivante qu'en toute situation, on peut faire sa tâche d'homme de bien.

A. CHEVALIER.

(1) Didot, 36, rue Jacob : br. 12 fr., rel. 15 fr.

(2) Calmann-Lévy, r. Auber, 3 fr. 50. — (3) *Id.*, 3 fr. 50.

(4) Plon, rue Garancière, 3 fr. 50. — (5) *Id.*, 3 fr. 50.

(1) Voir aux annonces.

(2) Firmin-Didot, 2 fr. 50. *Bibl. des Mères de famille.*

(3) Delhomme et Brigueot, rue de Rennes, 83, 3 fr.

(4) Perrin, quai des Grands-Augustins, 35, 3 fr. 50.

(5) Haton, rue Bonaparte, 2 vol. chaque : 5 fr.





## PIERRE DE TOUCHE

SUITE

X



MARCIA est revenue enchantée de sa promenade. C'est étonnant comme les personnes âgées l'aiment, et comme elle aime les personnes âgées. Il n'y a guère rien à tirer de Mme Havard, qui n'est qu'un écho et un sourire, toute perdue dans la personnalité de son mari, professeur au

Collège de France. Mais lady Trafford est charmante, profondément intéressante, avec la pointe d'originalité qu'a pour Marcia une nationalité étrangère, et M. de Saint-Marc, un savant paléographe, silencieux d'ordinaire, s'est déridé et animé, non seulement parce que lady Trafford est assez instruite et a recueilli assez d'observations dans ses voyages pour causer avec lui, mais parce que l'attention intelligente que lui prête Marcia le flatte presque à son insu. Il se croit blasé quant aux impressions qu'il produit : il sait que la branche savante à laquelle il s'est voué n'a pas les sympathies du public vulgaire, et il est accoutumé à l'intérêt, à l'admiration tranquille de savants comme lui. Mais il y a quelque chose de très nouveau, et en même temps de très agréable à voir, levés vers lui, ces brillants yeux bruns, à donner des explications à une jeune fille qui avoue avec gaieté et candeur son ignorance, mais dont l'esprit singulièrement vif et pénétrant donne une compréhension immédiate, sympathique, et qui répond par des remarques originales, preuve évidente non seulement qu'elle a saisi, mais qu'elle s'intéresse à ce qui lui est révélé.

Le vieux savant, charmé de ses deux compagnes, se sent tout près de revenir des opinions dédaigneuses qu'il avait secrètement entretenues sur l'infériorité de l'intelligence féminine et son manque d'aptitudes pour les sciences.

Lui et lady Trafford sont trop cultivés en toutes sortes de matières pour ne pas répondre aux

questions que leur adresse Marcia sur les ruines du xiv<sup>e</sup> siècle qui ont été le but ou le prétexte de la promenade. Il y a une partie plus ancienne qu'elle apprend à reconnaître. Mme Havard sourit toujours, et cherche en vain à s'intéresser à ces entretiens transcendants; mais elle aussi a pris Marcia en amitié, parce que la jeune fille l'a débarrassée de son châle, lui a cueilli des fleurs, et a admiré sa toilette.

Et Marcia est si sincère! Une sympathie presque universelle émane d'elle; je dis *presque*, parce que, si elle est indulgente, prête à fermer les yeux sur la nullité ou les petites faiblesses, elle se raidit instinctivement contre ce qui lui semble bas, faux, ou médiocre dans l'ordre moral.

Elle rentre ravie, pour s'habiller avant le dîner. Quelle jolie promenade, et combien elle a appris de choses! Tandis que la voiture l'entraînait à travers ces campagnes bien françaises, lady Trafford lui décrivait les rives désolées du Jourdain, les îles embaumées de l'Archipel, les ruines colossales de Ninive, et M. de Saint-Marc dissertait sur des inscriptions récemment découvertes et patiemment reconstituées, gravées sur les murs d'une crypte du <sup>ii</sup>e siècle, et aussi sur la langue indoustani. C'était comme un rêve; mais elle est contente d'avoir vu s'accroître son mince trésor de connaissances...

Elle flâne en achevant sa toilette; elle se demande qui le train du soir va ramener; elle se demande aussi si elle verra son oncle. Quel dommage qu'il ne soit pas indulgent et bienveillant comme sir Rupert ou le baron de Saint-Marc! Peut-être, lui aussi, l'aurait-il intéressée, quoique la chimie soit une science un peu abstraite, qui n'ait guère de part pour l'imagination. Et Juliane? Quel dommage qu'il y ait entre elles deux comme une barrière invisible! L'intimité eût été si naturelle et si agréable entre deux jeunes filles vivant aussi rapprochées!

La cloche du dîner retentit; Marcia sent un petit battement de cœur, mais ce n'est pas si imposant qu'hier, puisqu'elle a déjà des amis. Elle prend son éventail, attache à son corsage une rose rouge qu'elle a cueillie sur la terrasse, et descend, sans se presser, l'escalier de pierre.

Sur le palier, elle rencontre M. Nalys. Il est singulièrement élégant dans sa tenue du soir, avec



l'œillet double qu'il a placé à sa boutonnière. Il s'incline profondément, et regarde, avec plus d'attention que la veille, cette petite figure gracieuse habillée de batiste et de valenciennes.

— Avez-vous eu une bonne promenade, mademoiselle ?

Sa voix est extrêmement agréable, — une de ces voix qui donnent du charme, et même de l'importance à la phrase la plus ordinaire.

Elle lève les yeux sur cette belle figure, y rencontre une expression d'admiration contenue qui ne flatte pas sa vanité, — elle n'en a pas, — mais fortifie l'impression de confiance en elle-même dont elle a besoin, isolée comme elle l'est dans cette maison, et elle répond en souriant :

— Oh ! une promenade délicieuse ! De si admirables ruines, et surtout des compagnons si intéressants !

— Intéressants ! s'écrie Germaine de Sonneval, qui les a rejoints et descend lentement avec eux. Passe encore pour lady Trafford, qui est une voyageuse quasi-célèbre, et dont les expressions anglaises sont amusantes... Mais le baron de Saint-Marc !... Il est aussi moisi que ses vieux parchemins !

M. Nalys sourit ; il serait, par exemple, difficile de décider la signification de ce sourire. Marcia proteste chaudement.

— Il est, je le répète, très intéressant. Il explique tout si clairement ! Je suis ravie de ce qu'il m'a appris, et tout à fait reconnaissante qu'il ait bien voulu prendre la peine de m'instruire !

Germaine pince les lèvres et relève la tête avec un léger dédain.

— Oh ! chacun a ses goûts, et je ne les discute pas ! Moi, je ne suis pas un bas-bleu...

— Ni moi non plus, dit Marcia avec un rire de bonne humeur, mais je m'intéresse à ce que l'on veut bien m'apprendre.

Un bas-bleu ! Raymond Nalys la regarde avec complaisance. Non certes, elle n'a rien de pédant, de vaniteux ni d'orgueilleux, cette enfant au frais visage, dont les manières, légèrement timides, empruntent une grâce à cette autre manière d'être qui semble perdue de nos jours, à ce quelque chose qui devient une étrangeté à force d'être rare : le naturel.

Les hôtes du château sont tous réunis maintenant dans le salon blanc. Il y a une légère addition à cette petite société : deux jeunes gens, l'un blond, l'autre brun, qui se retournent au bruit de la porte.

— M. d'Espranges !

Marcia prononce ce nom d'un air ravi. Elle a conservé un aimable souvenir du jeune lieutenant ; c'est une figure amie dans ce milieu étranger, et surtout, oh ! surtout il connaît le Chêne-Vert, et elle pourra lui parler de ceux qu'elle aime tant, encore plus, peut-être, depuis qu'elle est séparée d'eux tous...

Son visage, à lui, resplendit de joie. Il s'assied près d'elle, et commence à se plonger dans les souvenirs du Chêne-Vert et du voyage de Dinan. Le dîner est annoncé... Marcia jette un coup d'œil autour d'elle ; on a dit : « Mademoiselle est servie... » M. Belde ne paraîtra donc pas ce soir. Personne, du reste, ne semble s'en émouvoir. Marcia est placée près de Luc, et elle se promet un dîner agréable. Alice n'a personne pour lui disputer M. Nalys, bien que celui-ci ait de fréquentes distractions, et cherche à saisir quelques bribes de la conversation de Marcia ; quant à Germaine, elle daigne être aimable avec le jeune lieutenant qu'a amené Luc.

... Quelle belle soirée ! Ils sont maintenant sur la terrasse. Raymond s'est rapproché, et intéresse Marcia en lui parlant de la littérature anglaise. Sa voix harmonieuse est une caresse à l'oreille, et quelle parole facile ! Il semble que les mots les plus élégants viennent d'eux-mêmes à ses lèvres pour exprimer les pensées les plus ingénieuses. Marcia est sous le charme. Quand Raymond s'éloigne, elle se retourne vers Luc, silencieux et un peu sombre.

— Quelle éloquence ! s'écrie-t-elle encore ravie. On l'écouterait parler toute une nuit !

— C'est tout naturel... c'est son métier... Ne savez-vous pas qu'il est un des conférenciers les plus à la mode ?

— Vraiment ! Savez-vous que c'est délicieux de se trouver ainsi entouré de gens célèbres !

— Oui, c'est délicieux... bien qu'un pauvre diable qui n'a aucune notoriété, ni d'autre utilité que de se faire tuer à l'occasion pour son pays, se sente singulièrement humilié de ne pas déchiffrer les inscriptions, de ne pas discourir à la Sorbonne, ou de ne pas savoir charmer les dames salle des Capucines...

Et il s'éloigna brusquement, au moment même où, la grosse tête crêpue de Sylvain apparaissant dans l'embrasure de la porte-fenêtre, Marcia fut informée, à sa secrète frayeur, que son oncle demandait à la voir.

Le sourire s'effaça de ses lèvres, car elle crut saisir une expression à la fois ironique et satisfaite sur le visage de Julianne, et une curiosité légèrement impertinente dans le regard des deux sœurs.

Elle suivit le nègre à travers le salon.

Il ouvrit la porte de la bibliothèque, et s'effaça pour la laisser passer : elle était seule avec son oncle.

M. Belde ne semblait pas plus souffrant que d'habitude. N'ayant pas paru à table, il avait gardé un veston de velours noir qui seyait à sa figure régulière. Mais il avait l'air plus froid et plus renfrogné que jamais, et son regard acéré causa à Marcia une impression presque douloureuse.

— Avez-vous été malade, mon oncle ? commença-t-elle timidement, ne sachant trop si elle devait s'approcher, car il ne lui tendait même pas la main.



— J'ai à vous parler au sujet de votre sortie de ce matin, dit-il, sans lui répondre, avec un redoublement de sécheresse. Si la rusticité des habitudes bretonnes vous permet de vaguer dans la campagne, comme une demoiselle errante, nous avons ici un autre code de convenances, et je ne puis admettre que vous fassiez seule des promenades auxquelles il y aurait, dans ce pays, des inconvénients réels.

Toute allusion tendant à critiquer ceux qui l'avaient recueillie et qui la dirigeaient, allait droit au cœur de Marcia. Sa timidité disparut tout à coup, et elle se sentit très calme et très forte pour livrer cette petite lutte.

— Ce n'est pas l'ignorance des convenances ni la rusticité des habitudes qui ont conduit mon oncle de Laubly à me permettre de sortir seule, dit-elle d'un ton ferme. Le pays que nous habitons est très sûr, notre famille y est l'objet d'un respect et d'une considération qui ont survécu à sa prospérité, et une princesse ne trouverait pas chez nos paysans plus d'égards qu'une Laubly... Mais je ne suis pas si émancipée que vous le pensez, mon oncle... S'il s'était agi d'une véritable promenade, je vous aurais demandé si je pouvais sortir seule. J'ai simplement franchi la porte du potager et traversé la route pour assister à la messe, et je n'ai pas fait d'autre rencontre plus compromettante que celle de deux sœurs de charité.

Les yeux perçants de M. Belde étaient demeurés attachés sur elle, et la vivacité avec laquelle elle avait parlé n'avait pas paru lui déplaire.

— Ceci est différent, dit-il. Si vous êtes dévote, je ne saurais voir d'inconvénients à ce que vous vous rendiez seule à l'église, à la condition d'y borner exclusivement vos sorties... Votre promenade en voiture vous a-t-elle amusée ?

Il y avait dans cette dernière phrase un effort d'amabilité qui radoucissait immédiatement Marcia. Elle s'assit près de son oncle.

— Je me suis beaucoup amusée, répondit-elle avec empressment. Lady Trafford est à la fois bonne et bienveillante, et si intéressante ! Et votre vieil ami, M. de Saint-Marc, m'a rendue presque fière en prenant la peine de mettre à ma portée des choses très savantes.

— Prenez garde de devenir pédante, dit-il sèche-ment. Cela ne convient pas à votre âge, et ceux mêmes qui se prêteraient à cette fantaisie de votre part vous critiqueraient ou riraient à vos dépens.

Marcia rougit et se leva. L'instinct de la lutte ou plutôt de la défense renaissait soudain en elle.

— Il n'y a pas à craindre que je devienne pédante, quoique je puisse m'intéresser aux choses où il entre quelque grandeur, dit-elle fièrement. Si j'aime à me ménager quelques loisirs pour l'étude, je puis raccommo-der des bas et mettre la main à la cuisine... Au revoir, mon oncle, peut-être suis-je restée trop longtemps..

Le visage de M. Belde s'était de nouveau légèrement détendu.

— Vous me paraissiez une petite personne batailleuse, dit-il avec une légère expression d'amusement.

— Je n'avais jamais bataillé jusqu'à présent, répondit Marcia, dont les joues se couvrirent de rougeur.

— On vous a peut-être trop gâtée ?

C'était presque un sourire qui paraissait maintenant sur les lèvres de M. Belde.

— Gâtée, je ne sais... Mais on m'aime tant, on me rend si heureuse !

Et elle retint une larme qui venait à ses yeux.

— Eh ! bien, tâchez d'être heureuse aussi pendant votre séjour sous mon toit... Demandez ce que vous désirez, faites atteler le panier si vous voulez vous promener... Et maintenant, j'entends le piano... Je suppose qu'ils vont danser, je ne vous retiens pas...

Marcia, redevenue souriante, serra audacieusement la main qu'il ne songeait pas à lui tendre, et s'en alla, le cœur léger, vers le salon. On avait roulé le tapis d'Aubusson aux teintes claires, et les demoiselles de Sonneval glissaient avec les deux jeunes officiers, tandis que Juliane, assise au piano, jouait une valse.

— Laissez-moi vous remplacer ! s'écria gaiement Marcia, courant vers elle.

— Non, certes ; M. Nalys vient vous demander de danser.

— Je ne danse guère, il gagnera à valser avec vous...

Juliane, par principe, n'aimait à être remplacée en rien ; mais la tentation était vive, le parquet de marqueterie engageant, et, après un moment d'hésitation, elle se leva du tabouret, laissant sa place à Marcia.

Un instant après, un rythme doux et joyeux, singulièrement régulier, donna une impulsion toute nouvelle à la valse.

— Comme M<sup>lle</sup> de Laubly fait bien danser, dit Raymond Nalys, s'arrêtant un instant et regardant avec complaisance la figure gracieuse de la jeune fille assise au piano.

— Elle a énormément de mesure, répondit Juliane. Mais le comble de la perfection, pour jouer des valses, c'est l'absence absolue de sentiment et d'expression... Dès qu'on a quelque sens de la musique, on ne peut plus s'astreindre à cette merveilleuse régularité.

— Je trouve le jeu de M<sup>lle</sup> de Laubly très différent de celui d'un orgue de Barbarie, répliqua Raymond froidement. Voulez-vous reprendre notre valse ?...

Ils étaient trop peu nombreux pour que le plaisir de la danse pût être de longue durée, bien que M<sup>me</sup> de Sonneval eût mis obligeamment à leur disposition ses doigts quelque peu rouillés et un répertoire très restreint. M<sup>me</sup> Havard demanda de



la musique. Les deux sœurs jouèrent, après s'être fait beaucoup prier, un morceau à quatre mains qu'elles appelaient une aubade; mais il n'y avait pas de raison pour que ces cascades de notes, ces dissonances, ces sons heurtés qui exprimaient seulement une bizarrerie presque douloureuse, ne fussent pas tout aussi bien une sérénade, un nocturne, une rêverie, une fantaisie, etc.

Le jeune lieutenant chanta ensuite, accompagné par Germaine, et Juliane, sur la demande de Mme Havard, s'accompagna elle-même une très courte romance, dont le sens musical parut à Marcia, peu au courant de la musique moderne, aussi incompréhensible que l'aubade. Elle avait peu de voix, mais en tirait un parti étonnant, grâce aux leçons excellentes qu'elle avait prises. C'avait été le triomphe de l'art d'adoucir des notes naturellement aigres, et de donner de l'ampleur à des sons peu nourris. La science avait résolu un véritable problème, et l'ingéniosité, l'habileté devenaient presque agréables. Cette voix n'eût pas ému, n'eût pas fait monter une larme aux yeux, ni touché une fibre du cœur, mais on s'écriait avec enthousiasme : « Comme c'est bien dit ! »

Luc s'approcha de Marcia :

— Et vous, mademoiselle, vous allez, n'est-ce pas, consentir à chanter ?

— Oh ! non, non ! Je n'oserais vraiment pas ! répondit-elle à voix basse.

— Ne savez-vous pas qu'une voix comme la vôtre peut et doit être admirée partout ?... Mademoiselle Juliane, de grâce, obtenez que votre cousine chante !

Juliane se redressa avec un sourire dédaigneux.

— Je serais très charmée que M<sup>lle</sup> de Laubly fût ma cousine, dit-elle avec cette douceur qui n'était pas agréable à Marcia, parce qu'elle lui semblait contraster trop vivement avec l'expression du visage de Juliane. Peut-être, en ce cas, aurais-je sur elle plus d'influence pour obtenir ce que vous désirez... Mais ne serait-ce pas lui demander un effort trop pénible ? Quand on habite la campagne et qu'on voit peu de monde, on a peine à dominer une impression de timidité... Puis, ajouta-t-elle plus bas, vous savez comme mon oncle est difficile... Un dilettante accoutumé à n'apprécier que ce qui a été poli et assoupli par l'art... Peut-être, dans l'état de ses nerfs, l'inexpérience de M<sup>lle</sup> de Laubly lui serait-elle désagréable...

— Mais elle n'est pas inexpérimentée, elle a pris d'excellentes leçons ! s'écria Luc avec chaleur.

Marcia n'avait pas entendu les dernières paroles de Juliane; celles de Luc lui en révélèrent le sens et elle rougit involontairement.

— Allons, chère petite, chantez quelque chose de très simple, dit lady Trafford avec bonté.

— Peut-être savez-vous quelque chanson bretonne, ajouta Germaine avec une politesse mêlée d'impertinence.

Marcia la regarda, rougissant encore davantage. Elle n'était pas fort patiente, après tout, et la timidité qui l'avait d'abord arrêtée disparut dans le désir très féminin d'une petite vengeance.

— Je ne puis rien vous faire connaître de ce genre, dit-elle, car on ne parle pas la langue bretonne dans notre région, ce que je regrette d'ailleurs profondément; mais si lady Trafford désire que je chante, je ne veux pas le lui refuser...

Luc s'élança pour la conduire au piano.

— Voulez-vous voir dans ma musique s'il y a quelque chose que vous connaissiez ? Je puis vous accompagner, dit Juliane avec une grâce empressée.

— Oh ! merci ! Seulement, peut-être n'aimerez-vous pas mon répertoire, il est très vieux...

Alice regarda M. Nalys, et fredonna tout bas : « Mon rocher de Saint-Malo... »

M. Nalys resta impassible. Comme la plupart des personnes rassemblées dans ce salon, c'était un amateur de musique, un habitué des concerts à la mode, et un délicat. Il regardait avec bienveillance Marcia ôter ses gants, résigné à entendre quelque petite romance sentimentale, chantée sur un ton tremblotant, avec des respirations défectueuses; mais l'artiste était si charmante qu'on pouvait l'écouter avec indulgence.

Tous les assistants tressaillirent en entendant la ritournelle, l'air redoutable de la *Norma* : *Casta diva*.

— Elle est folle de choisir une grande machine comme cela ! murmura Alice.

Quant à Juliane, elle leva les bras au ciel d'un geste à la fois gracieux et éploré, et glissa, rapide et sans bruit, pour fermer la porte du petit salon, de crainte, dit-elle tout bas à Raymond, que son cher oncle ne fût exaspéré pour huit jours par une telle musique et une pareille prétention.

Mais à la première note, un frisson passa sur eux tous. Qu'ils eussent ressenti d'abord de la surprise, de l'émotion, de la jalousie ou de la contrariété, une admiration involontaire les saisit bientôt, et la plupart se trouvèrent sous le charme. Pendant quelques instants, cette jeune et frêle créature, qui faisait entendre de tels accents avec une telle simplicité, sans un mouvement autre que celui de ses mains sur le piano, leur parut comme transfigurée. Le chant, large et recueilli, était si soutenu, si plein, si pur ! En fermant les yeux, on pouvait bien, vraiment, s'imaginer entendre la prêtresse en robe blanche qui avait écouté les harmonies solennelles des forêts, et nourri sa poitrine des plus purs souffles de la brise, et des fortes émanations, des parfums vivifiants des chênes sacrés... La puissance magique du beau s'imposa pour un moment, et fit taire même les mesquines jalousies. Quand Marcia se leva, émue et de nouveau intimidée, elle comprit qu'elle venait de grandir à leurs yeux, et d'acquiescer une personnalité dans ce milieu un peu dédaigneux et exclusif.



Juliane mêla ses louanges à celles des autres. Elle venait d'endurer un petit supplice, et son sourire était presque douloureux, tandis qu'elle s'efforçait, selon sa coutume, de mélanger adroitement l'éloge et la critique.

— Un instrument admirable... Où avez-vous pris des leçons ? De Mme Armel-Laugé ? Ah ! je comprends... Elle a été une étoile ; mon oncle en parle encore quelquefois... Seulement, peut-être sa méthode est-elle un peu vieillie... C'est dommage qu'elle vous fasse chanter cette musique italienne si boursoufflée, si vide...

— De grâce, autre chose ! interrompit M. Nalys s'approchant de Marcia avec empressement. C'est merveilleux... Un timbre rare, admirable !

— Il est regrettable que vous ne chantiez pas plutôt de la musique allemande, dit Germaine.

— L'aimez-vous mieux ? Seulement, ce sera encore du très vieux...

Elle prit le bras de Raymond pour retourner au piano, ne s'apercevant pas que la porte du petit salon s'était rouverte sans bruit, et que, au fond

de la pièce, on voyait briller la lampe de la bibliothèque.

Alors, elle commença l'air du *Freyschütz* avec son début si calme, si large, puis la vie et la passion, l'enthousiasme et la joie débordant à la fin en des notes tellement vibrantes qu'ils se sentirent tous comme ramenés de bien loin, lorsqu'elle se leva et leur montra de nouveau son joli visage, encore animé par l'émotion qu'elle avait elle-même ressentie.

La porte du petit salon se ferma sans bruit. Marcia était confuse de tout ce qu'on lui disait. Juliane la loua comme les autres, mais elle murmura à l'oreille d'Alice :

— Trop dramatique... Je ne voudrais pas chanter de si grands et si longs morceaux.

— Mais quelle voix, cependant ! dit Alice avec une admiration presque involontaire.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



## L'EXPRESS



*Lorsqu'un train nous emporte à travers les campagnes,  
Nous nous réjouissons de sa rapidité ;  
Derrière l'horizon fermé par des montagnes,  
Voici que nous rêvons un pays enchanté ;*

*Et la vapeur mugit, et la roue affolée  
Soulève en tourbillons le sable du chemin,  
Tandis que la douceur d'une fraîche vallée  
Sollicite en passant nos regards, mais en vain.*

*Notre désir aveugle, impatient, dépasse  
L'essor vertigineux du colosse de fer  
Qui fait trembler les ponts et dévore l'espace,  
Bruyant comme la foudre et prompt comme l'éclair*

*Ainsi nous voyageons de l'aube au crépuscule.  
Les yeux toujours fixés sur les coteaux lointains  
Dont le cercle brumeux incessamment recule,  
Et nous nous arrêtons sans les avoir atteints.*

*Hélas ! le même espoir nous leurre dans la vie !  
Bien des sentiers fleuris s'ouvrent devant nos pas.  
Mais nous, vers l'avenir tournés avec envie,  
Marcheurs trop empressés, nous ne les voyons pas*

*Nous connaissons pourtant le terme du voyage,  
Redoutable inconnu qui trouble le plus fort ;  
Insensés ! nous courons, trompés par un mirage,  
Et nous irons ainsi, toujours, jusqu'à la mort.*

JULES GUILLEBERT.





## TOUT ARRIVE!

SUITE

II



Le train, enfin, entra en gare avec deux bonnes heures de retard. Michelle sauta hors du wagon, suivie de Mousia, de nouveau ahurie, et entraînée par le flot des voyageurs, elle se dirigea vers la porte que surmontait le mot « sortie ». Obscurément, une idée l'obsédait; comment allait-elle, au milieu de cette foule, pouvoir reconnaître ceux qui, peut-être, étaient venus l'attendre? A supposer qu'ils n'eussent pas perdu patience devant le long retard du train.

Elle distinguait des visages et encore des visages!... Aucun ne ressemblait à ceux que

les photographies, examinées encore dans le wagon, lui avaient rendus familiers...

Elle avait défilé devant une haie d'inconnus, et, suivant la foule des voyageurs, elle se trouva au seuil de la cour résonnante du bruit des voitures et des omnibus. Non, décidément, personne n'était venu à sa rencontre... Un regret aigu lui déchira l'âme d'avoir entrepris son voyage, lui donnant l'âpre nostalgie de son pays russe.

Ce ne fut qu'une minute. Tout de suite, elle se raidit contre l'impression cruelle, dans une volonté de ne pas s'abandonner et murmura :

— Je ne veux pas être lâche! Peut-être est-ce moi tout simplement qui ne sais pas les découvrir... Eux, non plus, ne me reconnaissent pas, sans doute. Sur le portrait que je leur ai envoyé, je suis en robe de bal! Et maintenant...

Mais il fallait secouer cette tristesse des mauvais jours, s'occuper tout prosaïquement de ses bagages, puis se faire conduire à l'adresse donnée, à travers la grande ville étrangère que des milliers de feux, dans la nuit, étoilaient de courtes flammes. Son compagnon de voyage passa devant elle. Il la vit

debout et isolée, sa femme de chambre derrière elle, ayant un charme de mélancolie, ainsi toute vêtue de noir, avec son air de jeunesse grave. Comme dans la minute où il avait surpris la trace des larmes sur son visage, il eut, dans le meilleur de son être de Parisien sceptique, un élan de chaude sympathie vers cette solitude, une instinctive pensée d'offrir de nouveau ses services... Mais il craignit d'être indiscret et passa, s'enfonçant dans cette nuit qui lui était familière...

Michelle le vit disparaître et, bizarrement, elle se sentit plus abandonnée encore. Elle demanda à un employé qui passait :

— Pour les bagages, où faut-il aller?

— Là, madame, on les décharge. Vous pouvez entrer!

Elle suivit le conseil. Mais elle avait à peine fait quelques pas qu'une main effleurait son bras, tandis qu'une voix essoufflée lui criait :

— Madame! Mademoiselle! Est-ce que vous n'êtes pas Michelle Dustal?

Elle se détourna et vit devant elle une petite femme, toute ronde, très rouge, qui, haletante, l'interrogeait des yeux, tout en répétant :

— Pardon, est-ce que vous n'êtes pas M<sup>lle</sup> Dustal?

— Oui, en effet... Et vous êtes M<sup>me</sup> Gosseline, n'est-ce pas?

— Tout juste! Ah! mon enfant, j'ai bien cru que je n'arriverais jamais à vous découvrir au milieu de tous ces gens qui encombre la gare! Laissez-moi vous embrasser...

Et, avec effusion, elle attira sa jeune nièce qui la dominait de toute la tête et l'embrassa chaudement. Puis, se reculant avec la même prestesse, elle la considéra toute.

— Allons, vous êtes bien ce qu'annonçait votre portrait : une très jolie créature! Mais si vous avez les yeux et les cheveux de votre mère, dans l'ensemble, vous rappelez plutôt votre père!... Ma chère, je suis très contente de vous voir... Que je vous présente maintenant mes deux plus jeunes enfants. Voici...

Mais derrière elle, il n'y avait personne, ses derniers rejetons ne l'avaient pas suivie. Et de plus belle, elle reprit le cours de ses exclamations :

— Ah! mon Dieu! où sont-ils? Ce diable de Georges aura encore fait des siennes et la pauvre



Lucile court après lui... Ils étaient avec moi, il y a un instant! Sylvanie n'a pu nous accompagner à votre rencontre, parce qu'elle était tant occupée à ciseler un sonnet dont elle a eu l'idée tantôt. Vous savez... l'inspiration! la poésie!... Tout cède devant de telles puissances... Où donc est Georges? Pourvu qu'il ne se soit pas lancé sous la locomotive avec sa manie de tout voir de près!

Michelle écoutait avec la même curiosité un peu étonnée qu'elle avait éprouvée en lisant la lettre de sa tante qui était bien telle que sa photographie la représentait, pourvue d'un aimable visage, de petits yeux vifs, de joues rubicondes, dont l'excès coloris luttait sans désavantage avec les tons éclatants de gigantesques coquelicots qui se pavanaient d'une allure triomphante sur le chapeau rond en paille claire. La robe était dans la même note, faite d'une toile à grands carreaux qui n'étaient point pour amincir la courte et opulente Mme Gosseline. Mais ce qui frappait le plus Michelle, c'était cet assemblage de couleurs joyeuses qui heurtaient si hardiment son propre deuil.

Mme Gosseline en eut soudain l'intuition, rendue perspicace par son bon cœur, et, s'excusant presque, elle dit :

— Voyez-vous, ma chère, il ne faut pas m'en vouloir si je ne me suis pas habillée de noir pour vous montrer ma sympathie à l'égard de votre chagrin. Mais quand nous avons appris votre malheur, nous avons acheté déjà les quelques vêtements d'été dont nous avons besoin, et notre bourse n'était pas trop bien garnie à ce moment-là!... Il avait fallu payer l'éditeur des poésies de Sylvanie, car ces gens-là sont si intéressés qu'ils ne veulent publier à leurs frais que les auteurs dont les œuvres sont d'une vente assurée, les « déjà connus »!... J'espère, ma chère, que cela ne vous fait pas de peine de nous voir en robes claires? J'en porte toujours, pour mon compte, depuis la mort de mon mari comme de son vivant, parce qu'il exérait les couleurs sombres... Vous comprenez, n'est-ce pas, Michelle?

Mme Gosseline paraissait si anxieuse que la jeune fille, affectueusement, se pencha vers elle et l'embrassa, bien loin de lui en vouloir, reconnaissante, au contraire, de l'accueil qui lui était fait. La ronde petite femme rendit chaleureusement le baiser. Puis, tranquilisée quant aux sentiments de sa nièce, elle repartit sur une autre idée :

— Où sont les enfants?... Mais où sont-ils?...

Elle se dressait sur ses jambes courtes, haussant sa tête couronnée des rutilants coquelicots, dans l'espoir de retrouver sa progéniture disparue...

— Ne sont-ce pas eux qui viennent là-bas? interrogea Michelle qui regardait aussi. Voyez cette jeune fille et ce petit garçon...

— Une jeune fille en rose, ayant une couronne de géraniums rouges sur son chapeau?

— Oui, fit Michelle, pensant que, décidément,

la famille Gosseline avait, à un point regrettable, la passion des couleurs éclatantes.

La nouvelle venue portait, en effet, une robe d'un rose violent, aussi intense que celui de ses joues rondes, émergeant de bandeaux à la Botticelli... Sa mère la regardait avancer avec complaisance.

— En somme, c'est une belle fille aussi, ne trouvez-vous pas?... Et puis une si excellente créature!

Mais, s'interrompant, elle jeta, fulminante :

— Est-ce que vous vous moquez du monde, mes enfants, de disparaître ainsi?... Venez donc embrasser votre cousine! Où vous étiez-vous cachés? Insupportables créatures!

Lucile devait être habituée à ce genre de bourrasque, car elle ne parut pas y prendre garde, elle levait, vers sa cousine inconnue, des yeux où il y avait une instinctive curiosité, et, avec un bon sourire, elle dit timidement :

— Je suis très contente de vous voir... Comme vous devez être fatiguée?

— Non, pas trop! Je suis habituée à voyager... Je regrette seulement d'être arrivée avec un pareil retard pour vous donner l'ennui de m'attendre...

Le terrible Georges était resté un peu en arrière, considérant Michelle avec attention, et son visage s'empourpra quand il vit la jeune fille lui tendre la main en souriant. Il abandonna gauchement la sienne à l'étreinte des petits doigts fins; mais ses lèvres ne laissèrent sortir qu'un « Bonjour, ma cousine », si étouffé qu'il ressemblait à un grognement.

Mme Gosseline, redevenue jubilante, songeait enfin qu'il fallait s'occuper des bagages, et s'en occupa de façon à user toute la patience des employés et à amener, par ses ordres contradictoires, la dispersion, au lieu de la réunion, des malles de sa nièce. Michelle dut intervenir et, en voyageuse expérimentée, répara le mal en quelques minutes. Résultat qui eut pour effet de pénétrer Georges d'une admiration qu'il exprima en aparté à sa sœur, dans sa pittoresque langue de collégien :

— C'est un chic type que notre cousine russe! Comme Sylvanie va enrager de la voir si jolie! Elle est rudement mieux que la Muse! Regarde ses cheveux, on dirait de l'or sous son chapeau noir. Et puis sa taille! ni trop grosse ni trop plate! Et quand elle parle, sa voix est comme une musique.

— Oui, elle est très jolie, autant que son portrait l'annonçait! reconnut Lucile en toute simplicité; mais, dans l'intimité de son cœur, elle pensait que sa cousine était bien heureuse d'être pareillement partagée.... Elle qui avait déjà versé plus d'une larme secrète sur son nez court, audacieusement retroussé, sa figure de soubrette, ses joues de pomme d'api, ses cheveux plats, rebelles à toute frisure!

— Eh bien, Georges! Eh bien, Lucile! appelait



M<sup>me</sup> Gosseline. Que faites-vous donc là, fichés en terre ? Venez. L'omnibus est avancé et les malles sont chargées... Michelle, donnez votre sac à porter à un employé... Il vous embarrasse.

Mais Georges s'élança comme une flèche :

— Ma cousine, confiez-le moi, j'en aurai soin !

— Ah ! Ah ! Michelle, fit M<sup>me</sup> Gosseline riant, il paraît que votre charme opère déjà ! Vous apprivoisez ce jeune sauvage ! Votre mère était ainsi une créature irrésistible... Sylvanie l'est également !

Georges était devenu très rouge et, d'un air furieux, il agita sa crinière frisée. Mais pourtant il ne regretta pas sa proposition quand il reçut le sourire de Michelle et le merci de sa voix chaude. Dans l'omnibus, il eut soin de s'asseoir en face d'elle de façon à pouvoir la considérer bien à son aise sous la lumière des lanternes qui baignait son visage...

M<sup>me</sup> Gosseline parlait de nouveau avec sa prodigieuse volubilité, entamant sujet après sujet, sautant de l'un à l'autre avec la souplesse d'une balle élastique dont elle avait la rondeur, prodigue de paroles affectueuses envers Michelle qu'elle questionnait sur son voyage, sur la Russie, sur ses amis de Pétersbourg, s'interrompant pour demander à Georges la cause de sa disparition dans la gare, et, sans écouter la réponse qu'il grommelait avec une amabilité de porc-épic, se prenant à indiquer à sa nièce tous les quartiers traversés.

Mais Michelle devait faire effort pour lui répondre, étourdie, fatiguée d'un tel flot de paroles, et elle enviait de tout cœur, à Lucile, son droit de rester silencieuse. D'un œil lassé, elle regardait fuir les rues les unes après les autres, aspirant au moment d'arriver...

— Vous êtes très lasse, n'est-ce pas ? lui glissa doucement Lucile, profitant de ce que sa mère se taisait un instant, occupée à regarder au dehors. Nous arrivons, vous allez pouvoir vous reposer. Voici le boulevard des Batignolles. Dans cinq minutes à peine, nous serons à la maison.

— Oui, dans cinq minutes ! répéta M<sup>me</sup> Gosseline. J'espère, ma chère, que notre installation vous plaira, quoiqu'elle ne soit guère achevée, puisque nous sommes dans cet appartement depuis un mois à peine. Quand nous avons reçu la bonne nouvelle de votre visite, nous avons pensé à déménager, afin d'avoir à vous offrir une chambre assez agréable pour vous donner le goût de rester avec nous... Tout de suite, nous nous sommes mises en quête d'un plus grand logis... Et, heureusement, nous avons très vite trouvé notre affaire !

Michelle, stupéfaite, regardait sa tante, se demandant si la France était un pays à ce point privilégié qu'on pouvait y changer de logis aussi aisément qu'un oiseau vole de branche en branche.

— Oh ! ma tante, je suis confuse d'avoir été pour vous une pareille source d'embarras...

Mais M<sup>me</sup> Gosseline l'arrêta et, lui serrant les

deux mains avec effusion, reprit, de son accent de belle humeur :

— Ma chère, ne dites pas de pareilles choses, si vous ne voulez me contrarier très fort ! Pour vous tranquilliser, je vous avouerai, d'ailleurs, que nous avions déjà, depuis quelque temps, l'intention de changer de domicile, et votre arrivée n'a fait que précipiter l'événement. Nous attendions seulement d'être en fonds. Car je dois vous dire que nous continuons à vivre en artistes, comme au temps de mon mari, ayant tous l'horreur des calculs bourgeois, des comptes mesquins qui rendent la vie insupportable... à vous ôter le goût de jamais dépenser !... Tout au plus, pour éviter des ennuis avec les propriétaires qui sont des gens aussi rapaces que les éditeurs, j'ai mis en pratique une idée lumineuse que je ne cesse de recommander, pour l'avenir, à mes enfants. Dès que j'ai touché mes revenus du trimestre, je mets dans une tirelire, impossible à ouvrir, le montant du loyer... Alors, je suis tranquille ! Nous pouvons dépenser à notre fantaisie, tant que notre bourse est remplie. Quand je m'aperçois qu'elle va être à sec, je préviens les enfants, et, seulement, à ce moment, nous nous mettons à vivre en pauvres diables que nous sommes devenus, jusqu'au moment où les capitaux me reviennent ! Ainsi l'équilibre s'établit parfaitement. Que pensez-vous de mon système ?... N'est-ce pas qu'il est excellent ?

Elle paraissait si triomphante que jamais Michelle n'aurait eu la cruauté de lui répondre par la moindre objection. D'ailleurs, l'omnibus s'arrêtait, parvenu à destination, tandis que M<sup>me</sup> Gosseline achevait avec un bon rire :

— Soyez sans crainte, Michelle, vous n'arrivez pas à l'instant où nous devons vivre en pauvres diables ! Montez vite à l'appartement avec Lucile. Je vais faire porter vos bagages ; ne vous en préoccupez pas.

Mais la jeune fille, rendue un peu méfiante par la scène de la gare, ne se décida à suivre l'invitation que quand elle eut vu sa malle juchée sur le dos du charbonnier voisin, que sa tante avait été quérir. Alors seulement, elle gravit l'escalier sous la double escorte de Lucile et de Georges, et arriva ainsi, après une montée de cinq étages, devant une porte grande ouverte.

— Vous voici chez vous, ma cousine, dit gentiment Lucile.

Chez elle ! Dans le souvenir de Michelle passa, ainsi qu'un délicieux rêve enfui, la vision du foyer harmonieusement élégant de Pétersbourg. Dans la vaste antichambre où elle pénétrait, il n'y avait que des caisses, un porte-parapluie cassé et trois chaises boiteuses, l'une d'elles absolument veuve d'un pied.

Une voix s'élevait, mécontente, des profondeurs d'un couloir :

— Eh bien, Lucile, est-ce vous, enfin ? C'est



stupide de revenir si tard... Vous vous étiez donc endormis à la gare? Je...

Mais Sylvanie, qui surgissait dans l'antichambre, s'arrêta court, apercevant derrière sa sœur une svelte forme noire, un visage très blanc, sous la faible lueur que laissait filtrer une lanterne japonaise en papier, à demi-déchirée.

— Ah! ma cousine, pardon! Je ne vous croyais pas encore montée! Entrez dans le salon vous reposer...

Michelle suivit sa cousine, qui lui avait tendu la main, et il y eut une seconde de silence, les deux jeunes filles se regardant avec une involontaire curiosité.

Hélas! pas plus en réalité qu'en photographie, la Muse ne semblait séduisante à Michelle, dans sa longue robe plate, faite d'une étoffe molle à immenses ramages d'un jaune verdâtre, dont les manches voilaient presque les mains; le corsage, échancré en carré, dégageant la nuque épaisse, sur laquelle venaient se tordre les cheveux lissés en lourds bandeaux sur les oreilles. Une ombre, plus ou moins naturelle, cernait les yeux, les faisait très noirs dans la pâleur du visage, généreusement poudré...

— Eh bien, mes enfants, vous avez fait connaissance, j'espère... Deux belles créatures comme vous sont créées pour s'entendre!

C'était Mme Gosseline qui rentrait, toujours jubilante.

— Maintenant, il faut conduire Michelle dîner. Otez votre chapeau, ma chère. Oh! vous pouvez le laisser ici. Voyez, le salon nous sert encore « de débarras »!

Cela, en effet, était de toute évidence. Parmi les malles et les innombrables paquets, les meubles étaient dispersés, sûrement restés à la place même où les déménageurs les avaient posés... Et Michelle se demanda si tout l'appartement n'était pas dans le même goût, quand elle pénétra dans la salle à manger, où régnait le même désordre peu artistique. Deux couverts étaient mis sur la table, dont les assiettes étaient ébréchées.

— Mettez-vous ici, ma chère, dit Mme Gosseline. L'autre place est pour Lucile, qui n'a jamais voulu dîner avec nous, prétendant que ce ne serait pas aimable de vous laisser manger seule. Comme c'est ici la maison de la liberté, et que le sentiment de Lucile était excellent, je l'ai laissée faire à son idée, puisque Georges et moi nous pouvions tenir compagnie à Sylvanie, qui préférerait ne pas changer son heure de repas!

Michelle n'entendit pas la fin de la phrase. Très touchée de l'attention de sa petite cousine, elle l'en remerciait avec des mots affectueux qui firent rougir de plaisir les joues de la fillette. Mais la grâce de Michelle avait un peu dissipé sa timidité, et elle se décida à demander :

— Voulez-vous nous raconter votre accident de chemin de fer?

— Mais je n'en ai pas eu, heureusement! Tout mon accident s'est borné à l'ennui de rester deux heures dans une petite gare, et de vous faire attendre par suite...

— Vous étiez seule dans votre compartiment?

— Non; en plus de Moussia, il s'y trouvait une grosse dame craintive et un voyageur, un écrivain, je crois... Vous le connaissez peut-être?...

Et Michelle se tourna, aimable, vers la Muse, qui assistait au dîner, silencieuse et solennelle. Mme Gosseline avait disparu pour aller houspiller Georges, qui, au lieu de se coucher, jouait du flageolet sur le balcon.

— Un écrivain?... Qui donc?...

— Raymond Dorient.

— Raymond Dorient!! répéta Sylvanie, dont le visage avait perdu son impassibilité hiératique. Vous connaissez Raymond Dorient? Le critique littéraire? Oh! c'est parfait! Vous me le présenterez de façon à ce que je puisse lui demander un article pour mon volume de poésies. Il écrit dans la *Revue*. Sa recommandation me sera infiniment précieuse!...

— Mais c'est que... je ne le connais pas du tout... Je me suis seulement trouvée dans le même wagon que lui.

— Alors, comment savez-vous son nom?

Le visage de la Muse s'était rembruni.

— Parce que je l'ai entendu appeler par l'un de ses amis, sur le quai de la gare où nous étions en détresse...

Lucile ouvrait ses petits yeux aussi grands qu'elle le pouvait :

— Oh! Michelle, dites-nous comment il est! Racontez-nous tout ce que vous pouvez sur lui... Ce sera tant amusant! A-t-il été très aimable pour vous? Je suis sûre qu'il s'est montré aux petits soins! Vous êtes si jolie!

Les sourcils de Sylvanie se froncèrent, tandis que Michelle se mettait à rire.

— Quelle belle imagination vous avez, Lucile! Mais il vous faut en rabattre!... Ma modeste personne n'a guère occupé mon compagnon de route...

— Ah! C'est bien dommage que vous ne vous soyez pas rencontrés dans un vrai accident, dans un moment de danger!... Il vous aurait sauvée... Ça aurait été si intéressant!

— Merci bien, fit Michelle, amusée de la romanesque idée de sa jeune cousine. J'aime beaucoup mieux n'avoir aucun sujet de pratiquer la reconnaissance à son égard! Pourtant si, j'ai un sujet... Je l'oubliais! J'allais être ingrate...

— Ah! vous voyez bien!

— Il a eu l'obligeance de me procurer des petits pains au buffet qui était inabordable...

— Parce qu'il vous trouvait charmante, j'en étais sûre! Oh! Michelle, certainement, ce soir, il pense à vous, et voudrait bien vous rencontrer dans Paris!



Cette fois, ce fut Sylvanie qui se chargea de jeter une douche sur l'imagination trop fertile de sa sœur; rudement, elle fit :

— Tais-toi donc, Lucile, tu dis des stupidités ! Pourquoi veux-tu que Raymond Dorient ait fait une pareille attention à une inconnue rencontrée en chemin de fer ? Il est trop habitué à voir dans Paris des femmes séduisantes pour ne pas se montrer très difficile !

Il y eut un léger silence à la suite de cette déclaration péremptoire, silence rompu par le retour de M<sup>me</sup> Gosseline.

— Comment, mes enfants, on ne cause plus ? Avez-vous diné ? ma chère... Vous ne mangez pas. Malvina est venue me le dire. Est-ce que vous n'aimez pas notre cuisine française ?

— Elle est très bonne, dit poliment Michelle.

La vérité, qu'elle ne pouvait avouer à la tante Hermine, c'est que son appétit s'était trouvé coupé par le seul aspect de Malvina, de ses cheveux ébouriffés, de son tablier, de ses mains, d'une propreté plus que douteuse, qui avaient préparé le dîner, touché les verres, les assiettes.

— Alors, Michelle, si vous n'avez plus faim, nous allons vous dire bonsoir. Lucile vous conduira à votre chambre. Sylvanie paraît fatiguée. Elle va se coucher. Elle aura trop travaillé.

— Oui, j'ai mal à la tête, dit Sylvanie, qui semblait de méchante humeur. Je vais dormir. Bonsoir, Michelle. Ne rêvez pas trop à votre galant chevalier, Raymond Dorient. Il n'en résulterait pour vous que des désillusions !

— Soyez sans crainte, Sylvanie, je ne rêve jamais, surtout éveillée ! Je ne suis pas poète, moi...

Un sourire fin, où pointait une ombre de malice, était sur les lèvres de Michelle. Sans répondre, la Muse s'engouffra dans les lointains d'un corridor, tandis que sa cousine suivait Lucile, qui expliquait avec sa franchise d'enfant terrible :

— Sylvanie est furieuse de ce que vous avez fait la connaissance de Raymond Dorient, parce qu'elle ne peut pas se faire présenter à lui, et qu'il ne paraît pas vouloir écrire d'article sur son volume de vers.

Toutes deux arrivaient devant une porte fermée. Lucile s'arrêta, et, redevenue timide, elle dit :

— J'ai peur que votre chambre ne vous paraisse pas trop belle, si vous en aviez une jolie à Pétersbourg. Je l'ai choisie pour vous parce qu'elle a de la vue... Mais elle n'a pas d'autre mérite !... Les meubles vous en paraîtront peut-être bien laids... Ils sont si anciens ! Papa n'aimait que ceux-là, et en achetait toujours. Moi, je les trouve affreux ! Maman aussi... Mais Sylvanie dit que nous n'y connaissons rien. Alors, maman ne les vend pas... Si vous pensez comme nous, vous voudrez bien nous excuser de vous avoir mal logée... Vous savez, nous ne sommes pas installés...

Michelle en était convaincue maintenant !

— ... Mais, sans doute, nous ne le serons

jamais plus que maintenant, car nous détestons toutes ranger, Malvina autant que nous !... Ça, je le lui pardonne. C'est si ennuyeux !

— Mais il me semble que ce ne doit pas être bien agréable non plus de vivre toujours comme si l'on était seulement campé !

— Oh ! cela ne nous gêne pas du tout ! dit Lucile avec insouciance. Papa a toujours vécu en artiste, nous faisons comme lui. Maman a aussi l'horreur des habitudes bourgeoises !

L'ombre d'un sourire involontaire entr'ouvrit une fois encore les lèvres de Michelle ; mais elle ne répondit pas, trop délicate pour se permettre une réflexion qui eût pu paraître une critique. D'ailleurs, Lucile se décidait enfin à ouvrir la porte de la fameuse chambre, et y introduisait sa cousine.

L'aspect, certes, n'en était pas banal. Tous les styles semblaient y être venus fraterniser. Un vieux lit Henri III s'avancait au milieu de la pièce ; quelques chaises Louis XVI, revêtues d'une soie fanée et usée, s'alignaient, avec une correction inattendue, le long du mur, à droite et à gauche d'une majestueuse commode Louis XIV qui faisait face à un bahut gothique veuf de toute serrure. Au milieu de la chambre s'allongeait une table de vieux chêne, un peu branlante et zébrée de taches d'encre, tandis que, sur la toilette, se dressait, émergeant d'une espèce de coupe japonaise, un pot à eau de même faïence dont l'anse n'existait plus.

Les yeux de Michelle avaient fait le tour de la pièce. Ils tombèrent sur la bonne figure ronde de Lucile, qui trahissait sa muette anxiété. De son mieux, en effet, la fillette, désespérant d'obtenir les services de la paresseuse Malvina, avait essayé d'arranger la chambre, balayé, épousseté, ayant l'idée vague que sa cousine pourrait bien ne pas avoir, sur la question ordre et désordre, l'indifférence profonde de la famille Gosseline. Maintenant, elle avait peur de la première impression de la jeune fille, et une question lui échappa :

— Est-ce que vous croyez, Michelle, que vous pourrez vivre ici ? Cela vous paraît-il suffisamment rangé ? Il m'a semblé que, dans les appartements bien soignés, on mettait toutes les chaises le long du mur. C'est pourquoi les vôtres sont ainsi alignées en bataille... Voyez-vous, Michelle, vous êtes trop élégante pour cette chambre... et pour nous !

— Voulez-vous ne pas dire de pareilles folies ! Ma chérie, vous vous calomniez comme vous avez calomnié ces pauvres meubles qui sont très curieux... Je vais me plaire si fort dans cette chambre, j'en suis sûre, que je ne pourrai plus jamais me décider à la quitter, quand il le faudra...

— Vrai ?... Bien vrai ?...

Le visage de Lucile s'illuminait.

— Très vrai !

— Oh ! comme je suis contente !... C'est que...



depuis la minute où je vous ai aperçue à la gare, je sens que vous n'êtes pas de notre monde...

— Que je suis une vulgaire bourgeoise ? questionna Michelle gaiement.

— Non, plutôt une vraie dame, une grande dame, au contraire, qui aurait en même temps l'air d'une héroïne de roman... Aussi, malgré le plaisir que me causait votre arrivée — parce que je pensais que vous deviez être bien seule en Russie ! — j'ai presque regretté notre invitation, tant j'avais l'idée que vous alliez vous ennuyer auprès de nous, vous y trouver très mal...

Les joues de Lucile étaient pourpres, et un tremblement vibrail dans sa voix. Michelle l'attira, et, avec un chaud sourire, lui dit doucement :

— Puisque vous comprenez si bien ce que j'éprouvais seule en Russie, comment, même une seconde, avez-vous pu regretter de m'avoir donné la joie de retrouver une famille ! Je vous en suis si reconnaissante ! Il me semble bien bon de penser que je vais avoir en vous une vraie petite amie... Car nous allons être amies, n'est-ce pas ?...

— Oh ! oui, si vous voulez bien me le permettre ! fit Lucile, le cœur débordant d'allégresse.

Et, avec effusion, elle saisit les mains de Michelle et y appuya ses lèvres d'enfant.

Volontiers, elle fût restée longtemps encore à jouir de son bonheur, elle, la petite Cendrillon, si dédaigneusement traitée, d'ordinaire, par Sylvanie. Mais sa mère vint la chercher, et il lui fallut bien se contenter de recevoir l'affectueux bonsoir de sa cousine.

Michelle, enfin, était seule ! L'unique bougie dressée dans un vulgaire chandelier de cuivre jetait une lueur palpitante sur les meubles disparates qui donnaient à la pièce un air inhospitalier de boutique d'antiquaire. Le regret nostalgique de son *home* souriant déchira le cœur de Michelle ; et, instinctivement, elle se détourna, se rapprochant de la fenêtre grande ouverte sur la nuit d'été lumineuse, sur le ciel d'azur sombre dont le velours s'illuminait d'étoiles, — un ciel qu'elle avait contemplé bien des fois, ainsi, dans sa patrie russe... Et il lui semblait si bon à retrouver toujours pareil à lui-même, qu'elle resta debout immobile, ses mains jointes sur l'appui de la fenêtre, abandonnant, dans un désir de repos et d'apaise-

ment, son front à la caresse de l'air tiède qui frôlait ses cheveux... Tant d'images neuves, d'impressions, d'idées se pressaient dans son esprit, y heurtant tous les chers souvenirs familiers !...

A ses pieds, par delà les cimes feuillues des arbres du boulevard, s'étendait l'immense ville inconnue, noyée d'ombre, pointillée de clartés fauves, où elle allait vivre, — quelque temps du moins — dans un milieu si différent du sien, qu'elle en avait un peu peur, en dépit de sa vaillance. L'atmosphère de désordre qui enveloppait victorieusement tout le logis lui apparaissait surtout insupportable... Mais, après tout, pourquoi y eût-elle vécu ? Elle songea : « Avec le secours de Moussia, j'arriverai toujours bien à avoir au moins ma chambre rangée. Il me faut penser, seulement, combien tous sont bons et me reçoivent affectueusement... Je tâcherai de conquérir Sylvanie, de façon à ce qu'elle me pardonne d'avoir parlé avant elle à Raymond Dorient !... »

Ce nom qui traversait son esprit y fit brusquement se dresser la vision de cet étranger qui s'était montré pour elle si respectueusement courtois. Ainsi, elle ne s'était pas trompée ! Il était bien l'écrivain de talent qu'elle avait supposé...

Mais elle secoua la tête comme pour rejeter en arrière cet inconscient souvenir. N'avait-elle pas dit à Sylvanie qu'elle n'était pas rêveuse ?... Tout prosaïquement, à cette heure, il lui fallait aller dormir pour être, le lendemain, en pleine possession d'elle-même, prête à supporter bravement les déceptions, petites ou grandes, qui pourraient l'atteindre !... Et, résolue, elle s'arracha à la contemplation du ciel ami.

Comme elle se détournait, une fraîche odeur de fleur lui monta au visage. Sur la toilette, dissimulée par le gigantesque pot à eau, elle aperçut quelques roses dans un verre de cristal... Lucile, sans doute, les avait mises là dans son désir discret de souhaiter la bienvenue à sa cousine étrangère...

Et une douceur réchauffa le cœur de Michelle.

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



## Pensées et Maximes

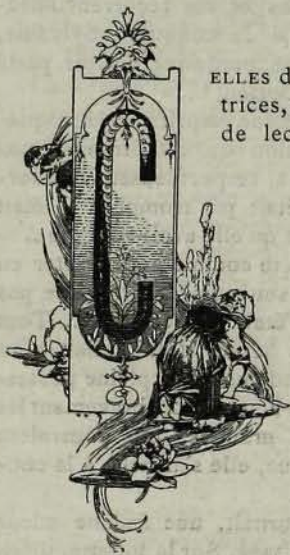
L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la justice et la vérité.

FÉNELON.





## Causerie de Quinzaine



ELLES d'entre vous, chères lectrices, qui sont filles ou sœurs de lecteurs du *Temps*, connaissent l'expression de « théâtres d'à côté » par laquelle M. Francisque Sarcey désigne les petites salles qui font concurrence aux grandes et, sans estampille officielle, par leurs seules ressources, tiennent en échec quelques grands théâtres en leur enlevant, chaque soir, un nombre imposant de spectateurs. Toute révé-

rence gardée, nous sommes tentée d'appliquer cette dénomination à bien d'autres réunions : chapelles d'à côté, ces sanctuaires de couvents et de monastères d'hommes et de femmes dont les offices sont suivis toute l'année, — un peu au détriment des paroisses, — et qui nous convient en ce moment à des retraites toujours très appréciées ; expositions d'à côté, dans les cercles, où les tableaux, œuvres des membres, subissent un premier examen du public avant celui des Salons officiels ; cours d'à côté, ces conférences faites dans des salles spéciales devant un auditoire restreint et choisi où, tour à tour, on entend et applaudit M. Brunetière parlant sur la littérature et la morale ; M. Rod, sur l'amour dans le roman ; M. Doumic, et bien d'autres encore.

Ce n'est pas tout ; dans quelques salons, au jour de réception de la maîtresse de maison, à cinq heures sonnantes, on roule chaises et fauteuils, une table est apportée, ornée du traditionnel verre d'eau ; un invité se détache d'un groupe et commence une manière de conférence sur un sujet choisi par la dame de céans et adapté à sa société. C'est ainsi que chez M<sup>me</sup> L., M. de L. a

entretenu de Rameau un nombreux auditoire ; entre temps, une cantatrice mondaine lui prêtait le concours de sa voix splendide et exécutait quelques fragments d'œuvres du musicien. Le piquant de ces réunions — piquant est un terme mal choisi — disons l'originalité de ces réunions de M<sup>me</sup> L., c'est qu'elles sont exclusivement féminines.

Ailleurs, au jour de réception, on entend des chœurs ou des morceaux d'ensemble, mais vraiment les pauvres artistes sont à plaindre, car plus d'un parmi les visiteurs préfère la conversation à la musique, et le murmure des voix couvre parfois complètement les morceaux exécutés ; pour la réussite de ce genre de réunions, il faut une grande installation et plusieurs salons ; malheureusement, les maîtresses de maison se font de grandes illusions, elles croient toutes à l'extensibilité des murs, et, multipliant les invitations, entassent dans un étroit espace des foules qui nécessiteraient de vastes appartements. Il nous souvient d'un cotillon dansé dans un salon de taille moyenne ; on avait tant et si bien ajouté rangée de chaises à rangée de chaises, qu'il était absolument impossible de danser ; ce fut un cotillon *causé* jusqu'à ce que, de guerre lasse, la moitié des danseurs partit enfin.

A ce propos, comme cette causerie vous parviendra à la veille de la Mi-Carême, je mets sous le patronage de cette trêve plus ou moins orthodoxe de la pénitence quadragésimale, la description d'une figure de cotillon nouvellement arrivée d'Amérique. On fait, en fleurs ou en feuillage, une chaîne solidement montée, ayant, de distance en distance, de larges anneaux laissant passer la tête ; le conducteur de cotillon met ces anneaux autour du cou des danseurs et leur orne le chef de bonnets aux formes grotesques ; ainsi enchaînés, les esclaves doivent le suivre dans toutes ses évolutions jusqu'à ce qu'une danseuse vienne les délivrer.

En fait de nouveauté, que pensez-vous, chères



amies, de cette étrange mode de caparaçonner de pierreries des tortues vivantes et de les attacher à son corsage par une mince chaîne d'or. N'est-ce pas tout simplement horrible ? comment leur enseigne-t-on les égards dus au velours ou au satin qui leur servent de tapis ? Du reste, assez nombreuses au commencement de l'hiver, ces bestioles se font de plus en plus rares ; on dit que la Société protectrice des animaux est intervenue ; nous croyons plutôt que le bon goût général a vite fait justice de cette extraordinaire innovation. Quelle est la société protectrice des humains qui nous délivrera de l'incroyable débordement d'affiches qui bariolent de plus en plus tous les murs de Paris ? Si quelques-unes sont agréables à voir, que d'autres sont horribles à regarder ; avez-vous remarqué à quel point les sardines inspirent mal leurs protagonistes, toutes ces têtes de mangeurs de petits poissons sont faites pour donner le cauchemar. Les hautes palissades, les grandes façades sont naturellement le lieu préféré pour les vastes exhibitions ; ici, c'est toute une scène d'un drame nouveau qui se déroule sous les yeux terrifiés de nos bébés ; là, c'est la rédaction d'un journal qui apparaît souriante ou farouche, selon que les regards tombent sur le chroniqueur du Palais, la courtiériste de modes ou le romancier qui entasse les cadavres. Cette pluie d'affiches a fait naître une nouvelle catégorie de collectionneurs ; avoir toutes les affiches parues est une mode qui sévit, en particulier, chez les jeunes gens, c'est une manie très encombrante, hélas, il faudrait sacrifier à ces messieurs des maisons entières et le résultat ne serait pas très satisfaisant, car les premiers maîtres de l'affiche, Chéret et autres, ont eu de nombreux émules qui ne les valent guère. Nous comprenons bien mieux les collectionneurs d'estampes ; plutôt au ciel que nos grands-pères en eussent été, quelle fortune ils nous auraient laissée, en achetant autrefois des gravures et en les abandonnant dans des cartons. En 1845, six ou sept marchands d'images, appuyés au mur des Ecuries d'Artois, dans la rue du Carrousel, ne pouvaient obtenir quarante sous d'estampes éditées à dix francs et qui valent, maintenant, de cinq cents à douze cents francs. Voilà, c'est que les Goncourt ont découvert depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais s'ils ne l'avaient pas découvert, me direz-vous, le placement eut été aléatoire. Un journal nous contait, dernièrement, qu'un amateur rouennais, M. Dutuit, quelque temps avant sa mort, avait acheté trente mille francs : *La Pièce aux*

*cent florins*, de Rembrandt. C'est une gravure burinée par Rembrandt lui-même et représentant le Christ guérissant les malades ; le nom de cette gravure lui a été donné parce que cent florins alignés la recouvrent entièrement ; il paraît qu'elle fut, jadis, à ce prix, mais le journal qui en parle ajoute qu'il faut, maintenant, plusieurs épaisseurs de coupures de la Banque pour remplacer les florins. L'expression « couvrir d'or » ayant fait son temps, on doit lui substituer « matelasser de billets de mille ». Je vous ai déjà conseillé plusieurs fois, chères amies, d'opérer des fouilles dans les greniers de famille, partez cette fois en quête d'anciennes images ; si vous ne trouvez pas *La Pièce aux cent florins*, au moins découvrirez-vous peut-être de jolies estampes à mettre dans des abat-jour ; quant aux gravures qui auraient une réelle valeur artistique, encadrez-les dans des baguettes en bois naturel ou laqué or et blanc, il est très facile d'exécuter soi-même de fort jolis cadres en achetant les baguettes et les ajustant à la longueur voulue, c'est un joli ornement pour une chambre ou un boudoir de jeune fille.

Pour finir, chères lectrices, j'ai recueilli, à votre intention, dans une *Revue des Sciences*, la genèse des cascades artificielles inaugurées pour le Carnaval à l'Opéra. Il paraîtrait que l'inventeur serait le directeur lui-même, M. Gaillard : traversant un matin le parc Monceau, il vit une petite rivière qui n'existait pas la veille et, examinant de près le phénomène, il découvrit comme une toile d'araignée faite en fils de la Vierge serrés les uns aux autres ; un arrosoir automatique avait couvert cette espèce de tissu de fines gouttelettes qui ne l'avaient pas traversé et formaient comme une masse d'eau ; l'arrosoir projetant toujours le liquide, il coulait et donnait l'illusion d'un ruisseau que les rayons du soleil rendaient étincelant. Telle fut, dit-on, l'idée mère de la cascade du bois de Boulogne transportée à l'Opéra ; les fils de la Vierge furent remplacés par du tulle fin, un tuyau, régulièrement percé, distribua méthodiquement les gouttelettes, des projections lumineuses produisirent l'effet des rayons de soleil, pendant que les « machines à grêle » donnaient un bruit de cascade. Attendons-nous à bien d'autres applications de ce procédé et, revenant aux illusions des maîtresses de maison, craignons d'être éclaboussées par de grandes cascades dans de très petits salons.

EDMÉE.







## DEVINETTES

### Métagramme

Avec S, je suis étoffe soyeuse. — Avec P, je sers au Palais de glace. — Avec M, je succède à l'aurore. — Avec L, je suis langue morte.

(Pâquerette de la Lys.)

### Mots en triangle

Une pierre précieuse. — On en fait beaucoup à vapeur. — Pour faire passer les bateaux. — Vilain compagnon d'hiver. — Contraire de gêne. — Pas deux. — Préposition. — Muet.

(Une ancienne abonnée.)

### Mots en croix

A l'aide des lettres suivantes, disposées en croix, exprimer que mon premier annonce mon second :

SSS L I CC OOO P EE N H R

(Marguerite Grosjean.)

### Mots en soleil

Autour du soleil : Historien et ministre.

Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.

Autour du soleil, de gauche à droite, en commençant par le haut : Brochure diffamatoire. — Femme écrivain. — Qui n'est pas direct. — Chevalier de la Table-Ronde. — Nom de plusieurs papes. — Navire qui porte les dépêches. — Monastère célèbre. — Charge de l'économe. — Sous-préfecture. — Persuasif. — Grand cétacé. — Point cardinal. — Plume recherchée. — Duc de Bretagne. — Qui se fait tout de suite. — Fonction civile. — Où l'on met en dépôt des marchandises. — Langue indienne.

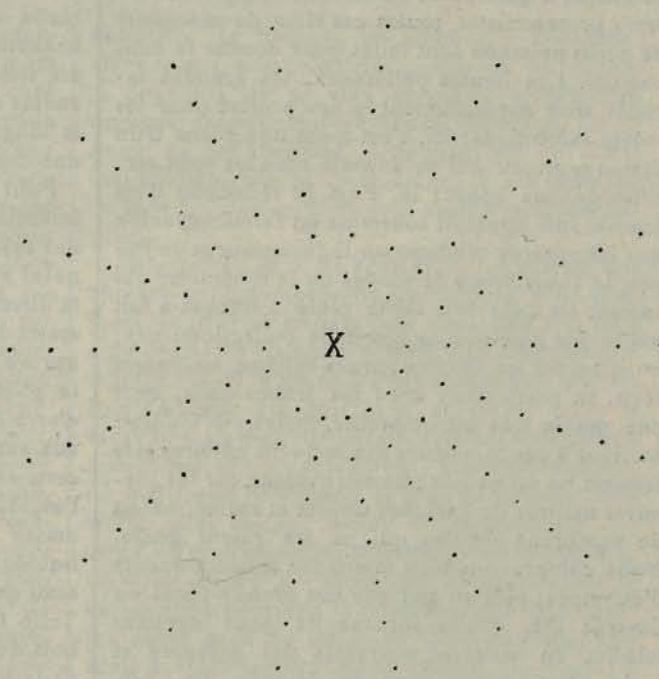
(N° III.)

### Lettres inconnues

Ajouter deux mêmes lettres, une consonne et une voyelle, aux six mots suivants, afin de former six prénoms féminins :

Suie, ganse, serai, dénie, fer, Nice.

(Une vieille abonnée.)



## EXPLICATION DES DEVINETTES DE FÉVRIER

Charade : Col Bert.

Proverbe : Nul n'est prophète en son pays. (Nérac, Uzel, Lama, Nay, Eure, Sedan, Tours, Paris, Reims, Ourcq, Pantin, Honfleur, Evreux, Tarn, Epinal, Escaut, Nièvre, Saône, Orne, Normandie, Privas, Arge-  
gelès, Yonne, Segré.)

Mots en carré :

L I L A S  
I M A G E  
L A C E R  
A G E N T  
S E R T I

Fantaisie-anagramme : « Dieu protège la France », légende qui entoure certaines pièces de monnaie.

Mots en lampe :

P  
A R C  
A R E T E  
C O L O N E L  
B  
R  
T A C  
J  
E  
U N I  
T A S S E  
S I K O K  
O I E

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup> 41, rue de la Victoire.